

LA DERNIÈRE ANNÉE
Philippe Vilain
Gallimard, Paris, 1999,
133 p. ; 24,95 \$

Le narrateur, plutôt que de terminer sa thèse de doctorat, sent le besoin d'écrire sur son père, un homme encore relativement jeune mais condamné par le cancer. L'écriture, sobre et lucide, efficace dans son économie même, donc parfaitement bien adaptée au propos, participe d'une forme de récit autobiographique qui est florissante depuis les textes d'Annie Ernaux. À cet égard, la mention générique « roman » sur la couverture du livre est quelque peu abusive.

L'image du père, ouvrier parfois sans emploi, est dévastatrice. Alcoolique, il a construit un univers familial empoisonné par la méfiance, les mensonges et les disputes. Le narrateur relate certains épisodes d'une enfance difficile, marquée par des difficultés d'apprentissage à l'école, par les déchirements entre la mère et le père ; un père impulsif et brutal qu'il est parfois obligé de frapper, et une mère attachée malgré elle à son mari, même si elle sait que l'excuse d'un soir vaut « aussi pour les soirs à venir » et qu'il est possible d'apprécier de rares moments de douceur seulement parce que l'on a « subi tous les autres ». Le regard du narrateur sur ses parents est néanmoins complexe : l'attachement du fils envers le père semble l'emporter sur la rancœur, alors qu'il ne pardonnera jamais à sa mère d'avoir cherché à humilier son père devant lui, l'enfant si vulnérable.

Cette histoire, visiblement très largement autobiographique, on ne nous la raconte pas sans raison. Le livre relate moins la mort d'un père que ce qu'elle permet, à savoir la naissance du fils. « Ma présence au monde a souvent été une absence », dit le narrateur

pour rendre compte de l'emprise contraignante de l'image du père dans sa vie. La mort est libératrice, et du coup productrice de ce récit qui acquiert une valeur cathartique indéniable. « Autant que notre séparation se fasse par une autre voie que celle de la mort. Autant qu'elle se fasse par le biais de la littérature. » En ce sens, la « dernière année » est aussi bien celle du père condamné par le cancer que la dernière d'une vie, pour le narrateur, en attente d'une autre, meilleure, dégagée d'un quotidien misérabiliste et culpabilisant. La mort du père débouche sur une possibilité de vivre.

François Ouellet

TOUT LE MONDE EST OCCUPÉ
Christian Bobin
Mercure de France, Paris,
1999, 127 p. ; 19,95 \$

Allégorie sur la quête du bonheur, ou sur notre propension naturelle à l'esquiver, le dernier livre de Christian Bobin illustre à nouveau, si besoin était, le malin plaisir que prend ce dernier à se jouer des genres et des règles les régissant. En dépit de l'appellation « roman » apparaissant en première de couverture, c'est davantage au conte qu'emprunte ici la forme de *Tout le monde est occupé*. Le titre renvoie d'emblée au sérieux du monde adulte, à sa lourdeur et à l'ennui du quotidien qui s'ensuit. « La terre est devenue infréquentable, constate le narrateur, il est temps de réinventer d'autres façons d'y être, des maisons qui ressemblent à des barques ou des berceaux. »

Tout le monde est occupé. Qui à réussir des études afin d'obtenir les diplômes qui auront valeur de passe-partout, qui à gravir les échelons d'une entreprise jusqu'à son sommet avant de découvrir le vide qui



comme nous le sommes de nos chimères. « Nous nous déplaçons avec nous-mêmes, nous nous déplaçons en nous-mêmes. Le bout du monde et le fond du jardin contiennent la même quantité de merveilles. »

C'est sur le mode de la fantaisie que Christian Bobin réinvente le monde. Le lecteur ne devra donc pas se surprendre d'y retrouver un chat conversant avec un canari, une Vierge en plâtre prendre la clé des champs, des amoureux léviter des semaines entières, et des enfants se prénommer Manège, Tambour et Crevette. Ariane, autour de qui gravite ce joyeux monde, incarne à elle seule la magie, la plénitude, la folie nécessaires pour nous rappeler que « la terre est ronde et que l'aube chaque fois se lève, se lève, se lève ».

Jean-Paul Beaumier

MEURTRES À LA SAUCE TOMATE
Anne-Michèle Lévesque
Vents d'Ouest, Hull, 1999,
136 p. ; 15,95 \$

RAPT
Anne-Michèle Lévesque
Beaumont, Montréal, 2000,
124 p. ; 19,95 \$

L'humour et le roman policier ne font pas toujours bon ménage et il faut le talent d'un Frédéric Dard ou d'un Exbrayat pour que le cocktail ait une certaine saveur. Ça n'est pas le cas avec ces indigestes meurtres à la sauce tomate, hommage maladroit et vilain pastiche, pas très réussi, d'une série de romans policiers de Charles Exbrayat mettant en vedette le commissaire Tarchimini et sa femme Juliette. Cette dernière a inspiré l'insupportable et envahissante Gioletta dont une certaine Élisabeth veut se débarrasser. Il y aura plusieurs tentatives pour supprimer la *mamma* mais ça ne pimentera pas cette sauce plutôt fadasse. À vrai dire, je me suis passablement ennuyé à parcourir cette caricature de roman policier, truffé d'excès et d'invéraisemblances. Le coroner qui se

s'offre au regard, qui à rechercher la célébrité avant de sombrer dans l'anonymat. Tout le monde est malheureux, chantait le poète sur un air de gigue en nous adressant un large sourire entre deux couplets. Christian Bobin gigue avec les mots, les fait danser sous nos yeux pour nous rappeler la légèreté, la beauté, « le fou rire des feuilles dans la petite brise du soir ». Le bonheur est suspendu au bout de notre regard,